

L'ITINÉRANCE À LAVAL

UN PROBLÈME QUE L'ON NE SAURAIT VOIR...

**MAXIME VAILLANCOURT, CAMELOT
ET SERGE LAREAULT**

Alors que la municipalité de Laval refuse de voir qu'il y a des itinérants sur son territoire et offre peu d'aide aux groupes communautaires, selon les intervenants rencontrés, les problèmes reliés à l'itinérance ne cessent d'augmenter. Il y a de plus en plus de jeunes qui développent des problèmes de toxicomanie et peu de services leur sont offerts. L'Oasis, une roulotte comme celle du Père Pops ou de l'Anonyme, sillonne les rues de Laval depuis plus de deux ans et le T.R.I.L., un organisme de travailleurs de rue tente d'aider ses jeunes avec les moyens du bord.

Le phénomène étant relativement plus récent et la population dans certains quartiers de Laval plus aisée qu'à Montréal, le passage de la roulotte de L'Oasis fait parfois peur et cause une certaine commotion auprès de citoyens huppés: «Les gens deviennent inquiets et se demandent si ça va très mal dans leur quartier», de dire Cynthia Brunet, coordonnatrice du projet qui compte cette année 2000 interventions.

En fait, le problème des intervenants est de rejoindre les jeunes en difficulté. Ils ne sont pas dans la rue comme à Montréal, mais dans les parcs ou autour du métro Henri-Bourassa. «Ils sont souvent plus jeunes et n'ont nulle part où aller, explique Mme Brunet, Ils sont encore fonctionnels, vont à l'école, mais consomment presque à tous les soirs. Ici, les jeunes ont plus d'argent pour le faire.»

Enfants de professionnels peu souvent à la maison, ils ont en effet l'argent et le temps pour le vagabondage et le développement de problèmes graves. Par exemple, on constate le développement de gangs de rue plus criminalisés qu'auparavant.

«Ce sont des ados isolés, poursuit Cynthia Brunet, qui se retrouvent entre eux, dans les parcs, par exemple, de peur d'être vus par les voisins. Car

Laval, c'est vaste et petit à la fois. On fait beaucoup moins d'échanges de seringues qu'à L'Anonyme, car les utilisateurs de drogues injectables se cachent beaucoup plus qu'à Montréal», ajoute-t-elle.

C'est d'ailleurs là qu'ils se retrouvent la fin de semaine, tant et si bien que L'Oasis reste dans le garage les vendredis et samedis.

Quant à l'hébergement, il n'existe qu'une ressource à Laval, régie par la DPJ. «Les jeunes ne veulent pas toujours y aller parce qu'ils ont peur que l'on prévienne leurs parents», ajoute Mme Brunet.

Selon des intervenants, s'il y avait plus de services d'aide aux jeunes, Montréal écoperait moins des problèmes reliés à la délinquance juvénile des jeunes de banlieue. Ces derniers n'ont pas le choix d'aller là où les services se trouvent et des intervenants doivent les diriger vers Montréal pour assurer leur sécurité. On pointe le manque d'investissements de la Régie régionale de la santé et de la Ville de Laval.



En attendant, les travailleurs de rue de l'Ile de Laval (T.R.I.L.), cinq gars et trois filles, rencontrent environ 500 jeunes par mois, éparpillés dans une ville qui n'a pas véritablement de centre-ville, donc pas de problèmes... concentrés.

